

## « Il faut lutter contre la domination de la langue mondiale »

LE MONDE DES LIVRES | 15.10.2015 à 09h05 • Mis à jour le 15.10.2015 à 10h53 | Propos recueillis par Julie Clarini



A la foire du livre de Francfort. DANIEL ROLAND / AFP

---

### ***La Langue mondiale. Traduction et domination, de Pascale Casanova, Seuil, « Liber », 144 p., 18 €.***

---

Paru en 1999, *La République mondiale des lettres* (Seuil) a fait date. Son auteure, Pascale Casanova, y montrait que l'univers littéraire était organisé, à l'échelle de la planète, en structures inégales, selon des relations de rivalités et de domination. Poursuivant son travail de dévoilement, elle s'intéresse dans son nouveau livre, *La Langue mondiale*, à l'un des aspects déterminants de la domination, la langue.

**La traduction est souvent présentée comme un moyen d'échapper à la domination d'une langue sur une autre – ou plus souvent sur toutes les autres. Quels sont les arguments qui vous permettent de contester, au moins de nuancer, ce postulat ?**

Oui, c'est vrai, la traduction (quand elle n'est pas réduite au face-à-face entre un traducteur et un texte) est souvent présentée comme un moyen d'émancipation par rapport à la puissance d'une langue. On se donne bonne conscience en se convainquant que la traduction donnera leur chance aux « petites » langues ; on se dit que le texte qui nous intéresse existera dans une langue que nous connaissons mieux. Mais c'est le contraire qui est vrai ! Plus une langue circule, plus elle est traduite. En ce sens mon livre est très pessimiste ; j'essaye de démontrer que ce que j'appelle « la langue de la traduction » est aussi la langue mondiale et que, de ce fait, on n'échappe pas à la

domination linguistique. La langue la plus puissante exporte bien plus qu'elle-même à travers la traduction ; elle exporte des pensées, des catégories de pensée, bref, toute une civilisation ; nous sommes véritablement colonisés à travers la traduction.

On traduit majoritairement de la langue mondiale (aujourd'hui l'anglais), mais, elle, elle ne traduit presque rien, ce qui est un signe certain de domination – Leopardi remarquait déjà la même chose pour le latin et le grec. De plus, ce qui est réputé « moderne », c'est toujours la « langue mondiale ». Toutes les autres sont supposées moins « chics », et, de ce fait, elles sont moins traduites. La traduction n'est donc pas un remède à la toute-puissance d'une langue. Plus, elle ne fait que la redoubler. Et puis, plus une langue est dominée, plus elle (ou plutôt ses locuteurs) s'interroge sur la traduction...

**Vous dites que la langue la plus puissante exporte ses catégories de pensée à travers la traduction. Est-ce à dire que l'on peut relier le degré de fidélité d'une traduction au degré d'inégalité entre la langue source et la langue cible ?**

Le degré de « fidélité » n'est qu'une des idéologies possibles de la traduction. Il y en a beaucoup d'autres qui dépendent, c'est vrai, de l'égalité symbolique entre les langues. Formellement, pour un linguiste, et il a raison dans l'absolu, toutes les langues sont égales. Mais nous ne vivons pas dans l'absolu et nous sommes des êtres sociaux pour qui les langues sont inégales « symboliquement ». Je travaille, on l'aura compris, à partir de la pensée de Pierre Bourdieu et de sa critique de la linguistique. Il s'agit, contrairement à la linguistique, de s'intéresser non pas à ce que les langues sont, mais à ce qu'elles ont la réputation d'être et aux effets, individuels, collectifs ou les deux, notamment les effets de pouvoir, que cela produit en nous. Je crois, de ce fait, qu'une traduction a des chances d'être « fidèle » si elle est l'objet d'interrogations réflexives.

Je compare le traducteur à un agent de change qui doit inventer des moyens pour parer à l'inévitable dévaluation du texte traduit par rapport à l'original : la traduction est affaire de valeurs, mais que les traducteurs ne s'offusquent pas, il s'agit de valeurs non économiques. Il est vrai que si les deux langues d'une traduction sont symboliquement proches (ce qui se produit rarement), l'opération de traduction a plus de chances d'être « fidèle ». La traduction n'existe pas selon moi, étant donné la diversité des opérations liées à elle. Je préfère parler d'opérations traductives.

**Quelles conclusions en tirer pour l'époque actuelle où l'anglais américain est la langue dominante, la « langue mondiale » ?**

La conclusion, c'est qu'il faut lutter, le plus possible, contre la domination de la langue mondiale. Bien sûr, c'est une domination inévitable ; il y a toujours une langue mondiale, et heureusement. Grâce à elle, nous communiquons avec le monde entier ! Et puis, pour partager le pouvoir avec les locuteurs du pays de la langue mondiale, il faut parler cette langue. Mais mieux vaut être conscient qu'il s'agit d'une domination et, quand c'est possible, préférer ne pas l'utiliser.

L'histoire démystifie cette prédominance, puisque le français, le latin ou le grec, qui ont été langues mondiales, en ont gardé très peu de traces. Ils dominaient, mais les locuteurs ne le savaient pas. Si nous résistons collectivement (et résister, dans ce cas, c'est ne pas croire que la langue mondiale est plus prestigieuse que les autres), nous serons moins dominés et les Américains nous en seront reconnaissants. Ils ne savent tout simplement pas que le monde est plurilingue. A nous de les en persuader.

**Lire aussi : André Markowicz : traduire c'est partager** ([livres/article/2015/10/15/andre-markowicz-traduire-c-est-partager\\_4789726\\_3260.html](http://livres/article/2015/10/15/andre-markowicz-traduire-c-est-partager_4789726_3260.html))

**Lire aussi : L'intraduisible, une forme de résistance** ([livres/article/2015/10/15/l-intraduisible-une-forme-de-resistance\\_4789718\\_3260.html](http://livres/article/2015/10/15/l-intraduisible-une-forme-de-resistance_4789718_3260.html))